

tiques aient bien de l'éclat. Heureusement, nous avons la presse catholique pour nous renseigner, et, la première de toutes, la *Bonne Presse* de Paris, dont *La Croix* est le plus rapide et le mieux informé des organes.

Ce n'est pas aux Montréalais qu'il faut expliquer ce que sont les Congrès Eucharistiques internationaux. Nous avons eu le nôtre en 1910, dont l'univers chrétien n'a pas oublié les magnificences. L'on sait comment cette oeuvre est née, il y a quelque trente ans, par l'inspiration d'une modeste et pieuse fille de Lyon, Mlle Tamisier, et sous l'impulsion d'hommes éclairés comme Mgr de Ségur, M. Benque, M. Philibert Vrau et le Père Picard. Après les Congrès de Lille (1881), d'Avignon (1882), de Liège (1883), de Fribourg (1885), de Toulouse (1886), de Paris (1888), d'Anvers (1890), de Jérusalem (1893), de Reims (1894), de Paray-le-Monial (1897), de Bruxelles (1898), de Lourdes (1899), d'Angers (1901), de Namur (1902), d'Angoulême (1904), de Rome (1905), de Tournai (1906), de Metz (1907), nous avons eu ceux de Londres (1908), de Cologne (1909), de Montréal (1910), de Madrid (1911), de Vienne (1912), et enfin celui de Malte (1913).

Londres, Cologne, Montréal, Madrid et Vienne, chacun dans une note spéciale, avaient admirablement chanté les gloires du Dieu de l'Eucharistie et proclamé la royauté sociale du Christ. A Londres, face au protestantisme anglican, dans sa capitale même, la procession en l'honneur du Saint-Sacrement s'était déroulée magnifique de calme et de force; à Cologne, les catholiques rhénans avaient été superbes aussi de foi et d'entrain; à Montréal... Mais pour Montréal il vaut mieux citer le correspondant de *La Croix*: Il faudrait célébrer avec des accents de triomphe, écrit-il, " les splendeurs indescriptibles du Congrès de Montréal, dans cette terre canadienne, catholique et française ". " Jusque-là, ajoute-t-il, des empereurs protestants avaient honoré le légat pontifical au Congrès